

*Du même auteur
aux éditions Flammarion*

*Si beau et si fragile, 2011
L'Étreinte fugitive, 2009
Les Disparus, prix Médicis 2007*

Daniel Mendelsohn

Une odyssée

Un père, un fils, une épopée

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clotilde Meyer et Isabelle D. Taudière*

Flammarion

aller ! s'exclama-t-elle. Après ce semestre passé à enseigner l'*Odysée* à ton père, tu ne peux pas rater ça ! L'idée ne faisait pas l'unanimité : quand j'ai envoyé un e-mail à une amie voyageuse, Yelena, une Ukrainienne blonde et pétillante, pour lui demander son avis, sa réponse a fusé dans la minute : ÉVITE À TOUT PRIX LES CROISIÈRES THÉMATIQUES ! Mais Froma avait autrefois été mon professeur et, depuis tout ce temps, j'avais gardé l'habitude de lui obéir. Le lendemain matin, j'appelai mon père pour lui parler de notre conversation. Il poussa un petit grognement évusif et dit, *Voyons toujours*.

Sans lâcher le téléphone, nous sommes allés jeter un œil sur le site Internet de la compagnie maritime. Affalé dans le canapé de mon appartement de New York, un peu épuisé par une nouvelle semaine de trajets sur la ligne ferroviaire du Corridor nord-est, les yeux rivés sur mon écran d'ordinateur, je l'imaginai dans son bureau encombré aménagé dans la chambre que je partageais autrefois avec mon frère aîné, Andrew, où les petits lits qu'il avait construits et la table de travail en chêne brut avaient depuis longtemps fait place à des bureaux en panneaux de particules de chez Staples, dont les plateaux noirs et brillants déjà gauchis sous le poids du matériel informatique, ordinateurs, écrans, imprimantes et scanners, entortillements de câbles, guirlandes de cordons et voyants clignotants donnaient à la pièce des allures de chambre d'hôpital. La croisière, lisions-nous, suivrait le parcours tortueux du héros mythique qui, dix ans durant, fit son difficile retour de la guerre de Troie, affrontant monstres et naufrages. Elle partirait de Troie, située dans l'actuelle Turquie, et s'achèverait à Ithaki, petite île de la mer Ionienne qui se veut être Ithaque, la patrie d'Ulysse.

« Sur les traces d'Ulysse » était une croisière « culturelle », et mon père, qui par ailleurs méprisait tout ce qu'il considérait comme un luxe inutile – les croisières, le tourisme et les vacances –, tenait la culture et l'instruction en haute estime. Ainsi, quelques semaines plus tard, en juin, encore fraîchement imprégnés de notre immersion dans le texte de l'épopée homérique, nous avons embarqué pour cette croisière de dix jours, un jour pour chaque année du long périple qui ramena Ulysse chez lui.

Pendant notre voyage, nous avons vu pratiquement tout ce que nous espérons voir, les étranges paysages modernes et les vestiges des diverses civilisations qui les avaient occupés. Nous avons vu Troie qui, de loin, ne ressemblait guère qu'à un château de sable détruit d'un coup de pied par un enfant malicieux, sa légendaire colline dont il ne reste aujourd'hui qu'un amas confus de colonnes et d'énormes blocs de pierre lourdement campés face à la mer. Nous avons vu les mégalithes néolithiques de Gozo, dans l'archipel maltais, où se trouve aussi une grotte dont on dit qu'elle aurait été la demeure de Calypso, la séduisante nymphe qui retint Ulysse sur son île pendant sept des dix années de ses pérégrinations, l'ardente immortelle qui lui offrit l'immortalité à la condition que pour elle il renoncât à sa femme, mais il refusa. Nous avons vu l'élégance sévère des colonnes d'un temple dorique que, pour des raisons impossibles à connaître, des Grecs de l'époque classique laissèrent inachevé à Ségeste, en Sicile, cette grande île où, alors qu'ils se rapprochaient de leur destination finale, les marins d'Ulysse se nourrirent de la viande interdite des troupeaux du dieu Soleil, Hypérion, sacrilège qu'ils payèrent de leur vie. Nous avons visité le site austère de

la côte de Campanie, près de Naples, que les Anciens croyaient être les bouches de l'Hadès, le royaume des morts – autre étape inattendue du voyage de retour d'Ulysse, mais peut-être pas aussi inattendue que cela, puisque, un jour ou l'autre, chacun doit régler ses comptes avec les morts avant de reprendre le cours de sa vie. Nous avons vu les imposants forts vénitiens, plantés sur les prairies arides du Péloponnèse, telles des grenouilles accroupies sur une lande après l'incendie, près de Pylos, ville de la Grèce méridionale où, selon Homère, un vieux roi sympathique mais quelque peu prolix du nom de Nestor aurait régné et jadis accueilli le jeune fils d'Ulysse, venu lui demander des nouvelles de son père disparu depuis si longtemps : c'est d'ailleurs ainsi que commence l'*Odyssée* – un fils parti à la recherche d'un parent absent. Et bien sûr, nous avons vu la mer, aussi, sous ses innombrables visages, lisse comme le verre et rugueuse comme la pierre, tantôt d'une clarté nonchalante, tantôt résolument insondable, parfois d'un bleu pâle si transparent que l'on distinguait sur le fond les oursins, aussi hérissés et chargés que les mines marines héritées de quelque guerre dont les causes comme les combattants ont sombré dans l'oubli, et parfois de ce violet impénétrable qui est la couleur du vin que nous appelons rouge mais que les Grecs disent *noir*.

Nous avons vu toutes ces choses lors de nos excursions, tous ces lieux, et nous en avons appris beaucoup sur les peuples qui y avaient vécu. Mon père, auquel une méfiance grincheuse à l'égard des dangers propres à tout déplacement avait inspiré de savoureuses maximes que ses cinq enfants se plaisaient à railler (*Un parking est l'endroit le plus dangereux qui soit : les gens y conduisent comme des*

fous !), avait manifestement pris plaisir à jouer les touristes en Méditerranée. Mais en fin de compte, une série de contretemps indépendants de la volonté du capitaine et de son équipage, et sur lesquels je reviendrai bientôt, nous a empêchés de boucler la dernière étape de notre itinéraire. Nous n'avons donc jamais vu Ithaque, le lieu qu'Ulysse ne retrouva qu'à si grand-peine ; jamais atteint la destination sans doute la plus célèbre de la littérature. Cela étant, dans la mesure où l'*Odyssée* elle-même foisonne de soudaines péripéties et de détours surprenants, exerce son héros à la déception, apprend à son public à attendre l'inattendu, le fait que nous ne sommes jamais arrivés à Ithaque fut peut-être l'aspect le plus odyséen de notre croisière culturelle.

Attendre l'inattendu. À la fin de l'automne de cette année-là, quelques mois après que mon père et moi fûmes rentrés de notre voyage – que nous pouvions encore considérer comme inachevé, comme une entreprise en cours, disais-je souvent à papa en plaisantant –, mon père est tombé.

Il est un terme qui revient souvent lorsqu'on étudie la littérature grecque ancienne, que l'on retrouve autant dans les œuvres d'imagination que dans les ouvrages historiques, et qui désigne les lointaines origines d'un désastre : *arkhè kakôn*, « le début des maux ». Le plus souvent, les « maux » en question étaient des guerres. Ainsi, l'historien Hérodote, s'efforçant de déterminer la cause d'une grande guerre qui éclara entre les Grecs et les Perses dans les années 480 av. J.-C. (soit trois siècles après qu'Homère eut composé ses poèmes sur la guerre de Troie, qui elle-même, selon certains érudits antiques, avait eu lieu trois siècles auparavant), dit qu'en décidant

d'envoyer des navires à leurs alliés plusieurs années avant l'ouverture des hostilités, les Athéniens furent à l'initiative du conflit – l'*arkhê kakôn*. L'*arkhê kakôn* peut également s'appliquer au point de départ d'autres types de situations. Le grand dramaturge tragique Euripide l'emploie ainsi dans l'une de ses pièces pour décrire un mariage malheureux, une union funeste qui déclencha une série d'événements dont l'issue désastreuse fournit le dénouement de sa pièce.

Guerre et mauvais mariages se liguent pour former ensemble le plus fameux *arkhê kakôn* qui soit : le moment où un prince de Troie, Pâris, enleva l'épouse d'un autre homme, la reine grecque Hélène. Telle fut, selon le mythe, la cause première de la guerre de Troie, la campagne que menèrent les Grecs pour récupérer l'inconstante Hélène et punir les habitants de Troie. (L'une des raisons pour lesquelles la guerre dura si longtemps était que Troie était entourée de remparts inexpugnables ; ils ne finirent par céder, au terme de dix années de siège, que grâce à une ruse imaginée par l'ingénieux héros de l'*Odyssée* : le cheval de Troie.) Quelles que soient ses bases réelles dans l'histoire ancienne – il y avait effectivement une ville antique sur le site turc que mon père et moi avons visité, et elle fut l'objet d'une destruction violente, mais au-delà de cela, nous en sommes réduits aux conjectures –, le cataclysme mythique déclenché par l'adultère que commit Hélène avec Pâris a fourni matière aux poètes, dramaturges et romanciers pour les trois mille cinq cents ans qui suivirent : d'innombrables morts de part et d'autre, l'effroyable pillage d'une grande cité, des asservissements et des humiliations, des infanticides et des suicides, et enfin, l'interminable voyage de retour des

quelques Grecs qui avaient eu suffisamment d'intelligence ou de chance pour survivre à cette guerre.

Arkhê kakôn. Le deuxième terme de cette expression est une forme du mot grec *kakos*, « mauvais », que l'on retrouve dans des mots comme cacophonie, un « mauvais son » (mot qui décrirait fort bien les hurlements des femmes voyant leurs bébés précipités du haut des remparts d'une cité vaincue, l'une des « mauvaises choses » qui se produisirent après la chute de Troie). Le premier terme, *arkhê*, « le commencement » – parfois usité au sens de « primitif » ou « ancien » –, transparaît encore dans le lexique moderne, par exemple dans le mot *archétype*, qui signifie littéralement « type primitif ». Un archétype est le premier exemple d'une chose, qui fait autorité depuis si longtemps qu'il en devient à jamais un modèle. N'importe quoi peut être un archétype : une arme, un édifice, un poème.

Pour mon père, l'*arkhê kakôn* fut un banal accident, un simple faux pas sur le parking d'un supermarché de Californie où, avec mon frère Andrew, il était allé faire les courses pour un repas familial que nous n'avions que trop différé. Ses cinq enfants et leurs familles respectives s'étaient donné rendez-vous chez Andrew et Ginny, dans la région de la baie de San Francisco, pour le rejoindre, lui et maman, le temps d'un long week-end ; tous venaient de très loin : ma coparente, Lily, nos deux garçons et moi arrivions par un vol du New Jersey ; mon frère cadet Mart, sa femme et sa fille venaient de Washington ; Eric, notre benjamin, de New York ; notre sœur Jennifer, son mari et ses jeunes garçons de Baltimore. Mais aucun d'entre nous n'était encore arrivé que papa était tombé. Comme quelque personnage de la

la plus grande œuvre latine – un poème dont le héros sauve son vieux père des ruines fumantes de sa cité vaincue, puis entreprend un lointain voyage vers un pays inconnu, emmenant à sa suite son père et son jeune fils, afin d'entamer avec eux une nouvelle vie là-bas. *Énée*, parangon de la piété filiale ; une vertu qui, comme le savait fort bien mon père, n'est pas rien.

Enfant, lorsque j'ai entendu pour la première fois l'histoire de mon père qui n'avait pas pu continuer le latin – et même plus tard, lorsque j'étais en fac, puis en doctorat et que le thème des études supérieures, des diplômes ou des lettres classiques revenait sur le tapis, ce qui lui donnait l'occasion de raconter une fois encore son histoire, sur ce ton légèrement songeur, presque comme si, en la racontant indéfiniment, il parvenait enfin à comprendre pourquoi le reste de sa vie avait été ce qu'il avait été –, quand j'étais jeune et que j'entendais cette histoire, j'étais tellement touché par la vision théâtrale et poignante du pauvre Juif allemand qui avait fui juste à temps, des adolescents désinvoltés regardant par la fenêtre le ciel bleu d'une chaude journée à New York juste après la fin de la guerre, indifférents aux richesses du passé, et surtout par cette image presque insupportable d'un professeur riche d'un savoir dont plus personne ne voulait, qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit de demander pourquoi mon père avait abandonné une discipline dans laquelle il excellait, où il faisait l'admiration de tous, pas plus qu'il ne m'avait effleuré de demander pourquoi un élève aussi exemplaire s'était retrouvé dans l'établissement de deuxième ordre.

Un garçon, assis tout seul à l'écart dans une salle comble, rêve de son père absent.

Ce garçon, c'est le fils d'Ulysse, Télémaque. Vingt années ont passé depuis que son père est parti guerroyer à Troie, pour ne plus jamais donner de ses nouvelles. Depuis, le palais a été pris d'assaut par des dizaines de jeunes gens d'Ithaque et des îles environnantes qui, convaincus qu'Ulysse n'est plus de ce monde depuis longtemps, courtisent une encore très belle Pénélope, chacun espérant devenir son mari et ainsi régner sur le royaume d'Ithaque. Or leur présence en ce lieu est à elle seule une insupportable offense aux règles de la galanterie et du mariage : car loin de se plier à la coutume, au lieu de combler Pénélope d'offrandes et de présents, ils ont pris leurs aises en sa demeure, pillent ses vivres et boivent son vin, festoient jour et nuit et séduisent les servantes. Le royaume insulaire a perdu sa cohésion sociale et n'est plus gouverné. Une petite poignée de sujets demeurent fidèles au roi absent, mais d'autres ont choisi de lier leur destin à celui des prétendants ; mais depuis le départ d'Ulysse aucune assemblée des citoyens n'a été convoquée.

La famille du roi absent se désintègre. La reine éplorée s'est retirée dans ses appartements, au-dessus de la salle de banquet, ayant épuisé depuis longtemps son répertoire de ruses pour éloigner les prétendants ; alors que, jour après jour, ceux-ci la pressent de faire son choix, elle ne vit plus qu'entre larmes et malaises. Quant au père d'Ulysse, Laërte, vieillard accablé de chagrin, il est tellement révolté par la confusion qui s'est emparée du palais qu'il

ne vient plus jamais en ville,
mais travaille seul à la campagne, loin des hommes ;
une vieille suivante, à ses côtés, lui sert à boire et à
manger

lorsque ses bras et ses jambes sont fourbus de fatigue pour avoir arpenté tout le jour les cotreaux escarpés de ses vignes.

Télémaque a donc non seulement été abandonné de son père, mais aussi du père de son père. À l'orée de l'âge adulte, le garçon mélancolique n'a personne pour lui indiquer la voie.

Ainsi commence l'*Odyssée* : le héros disparu, les crises précipitées par son absence prennent le devant de la scène. Qu'il occupe les dix ou les vingt et un premiers vers, le poème est trompeur : il nous avait annoncé l'histoire d'« un homme », mais de cet homme, nous ne voyons dès l'abord qu'un souvenir, un fantôme à propos duquel nous n'entendons que des histoires, de vagues reminiscences, des rumeurs. Il est sur le chemin du retour, assure quelqu'un ; un autre dit l'avoir aperçu à Troie déguisé en mendiant pour une mission d'espionnage. Et ce bruit mauvais, qui circule : Ah, Ulysse ?... Oui, il est venu un jour chercher des flèches empoisonnées. (Des armes, nous le comprenons, indignes d'un noble guerrier.) Les rumeurs se propagent et enflent, mais le héros lui-même – « l'homme » – reste invisible, à Ithaque comme dans le récit d'Homère. Et pendant tout ce temps, l'épouse pleure, le peuple grogne, et le fils s'abandonne à ses vaines songeries. Tout se passe comme si la Muse s'était fait un malin plaisir à prendre le poème au pied de la lettre, à commencer au hasard, « ici ou là », et à choisir un point de départ totalement différent de celui que nous attendions.

On conçoit aisément qu'en décidant d'obscurcir, de brouiller et de retarder notre rencontre avec le personnage

principal de l'épopée, Homère veuille piquer notre curiosité sur cette figure évanescence qui, dans ces premières pages essentielles, semble tapie dans les marges de sa propre histoire, étrangement petite et presque indiscernable, comme l'un de ces minuscules personnages d'un tableau hollandais que l'on risque de ne pas remarquer parce que le regard est irrésistiblement attiré vers le thème apparent de l'œuvre, le personnage du premier plan, et ce n'est qu'à examiner la toile de plus près que l'on remarque que cette petite silhouette, plus lointaine, voire fragmentaire, est en fait bien plus intéressante, qu'elle mérite une observation plus serrée – qu'elle est peut-être le vrai thème du tableau. L'exemple le plus célèbre de cette feinte visuelle est un tableau du maître hollandais Pieter Bruegel, *La Chute d'Icare*, exposé dans un musée de Bruxelles, et qui prend pour thème un autre drame antique entre père et fils : le mythe du grand inventeur Dédale et de son fils Icare, qui tenta de voler en fixant sur ses épaules des ailes artificielles faites de plumes assemblées à la cire. Dans la version la plus connue du mythe, qui apparaît dans un poème d'Ovide, Dédale avertit son fils que, s'il s'élève trop haut, la chaleur du soleil fera fondre la cire ; mais le garçon impulsif, emporté par son enthousiasme, n'écoute pas son père, s'élève dans les airs, se brûle les ailes et s'écrase en mer. Ce tableau de Bruegel illustre avec une ironie poignante la fraction de seconde qui succède à la chute d'Icare. La toile est presque entièrement mangée par une scène champêtre en bordure de mer et plus particulièrement par trois paysans vaquant à leurs occupations. L'un laboure, un autre fait paître ses moutons et le troisième jette sa ligne aux poissons, et aucun ne voit la catastrophe qui se joue à quelques mètres

d'eux — dont l'unique signe est un minuscule détail dans un coin : une paire de jambes s'agitant à la surface de l'eau, celles du malheureux Icare. Sous le pinceau de Bruegel, la fable d'Ovide sur un fils ignorant délibérément les sages conseils de son père devient un conte moral sur la nécessité de conserver une forme d'humilité — une remise en perspective, pourrait-on dire, une mise en garde sur ce à côté de quoi nous passons lorsque nous sommes trop absorbés dans nos propres récits, sur l'écueil qui consiste à prendre le premier plan pour l'ensemble du tableau.

Le personnage qui, au début de l'*Odysseé*, occupe le premier plan et le centre du tableau, et qui continue de capter notre attention tout au long des quatre premiers chants, est celui qui recueille peu à peu le flot de rumeurs, de bavardages et d'histoires à propos de son père : le fils d'Ulysse. Lorsque nous le rencontrons, un peu après la fin du proème, Télémaque nous frappe par sa mélancolie. Il a « le cœur en peine » nous dit Homère, tristement assis tout seul dans un coin de la grand-salle du palais royal d'Ithaque, regardant, impuissant, les prétendants rire à gorge déployée et faire bombance autour de lui. Incapable de s'imposer, le fils unique d'Ulysse en est réduit à caresser de stériles espoirs,

songeant à son bon père, et l'imaginant de retour,
qui dispersait les prétendants par la demeure.

Or personne ne sait très bien où se trouve son « bon père » et, plus grave, nul ne sait s'il est même encore en vie. Cette incertitude pose d'autres questions : Pénélope est-elle une épouse ou une veuve ? Est-elle mariée ou désormais à prendre ? Le fils du héros peut-il, le cas échéant, être le roi et l'homme que fut son père ? Pour

l'heure, la réponse à cette dernière question est de toute évidence non.

L'insoutenable suspens dans lequel cette situation maintient la famille royale, les prétendants et le peuple est fort bien évoqué par une histoire qui nous est contée dans ces premiers livres de l'*Odysseé*, ceux, précisément, dont Ulysse est absent. L'histoire, celle de la ruse la plus connue qu'imagina Pénélope pour tenir les prétendants à distance, revêt un sens symbolique évident. La reine, se plaint l'un des prétendants, s'est engagée à épouser un jour l'un d'entre eux, mais seulement après qu'elle aura terminé de tisser le linceul qu'elle destine à son beau-père, Laërte, le vieillard qui soigne désormais tristement ses vergers loin du tumulte où se joue l'humiliation de son fils absent. Les prétendants ont accepté sa condition. Mais chaque soir, l'habile reine défait en secret ce qu'elle a tissé dans la journée, reportant ainsi indéfiniment l'achèvement de son ouvrage. Ce subterfuge a tenu pendant plusieurs années, jusqu'au jour où une suivante de Pénélope, une fille de peu qui couchait avec l'un des prétendants, dénonça sa maîtresse. Face à la colère des prétendants, la reine fut contrainte de terminer sa toile. Depuis — nous apprenons que tout cela se passait trois ans avant le début de notre récit, trois ans avant le moment où nous trouvons le prince rencogné au fond de la salle, rêvant de voir miraculeusement apparaître son père —, la reine s'est retirée à l'étage, dans ses appartements.

Cette histoire nous en dit très long sur le désespoir de Pénélope — et sur son ingéniosité qui n'a rien à envier à la cautele de son mari. Mais plus encore, à tisser et détisser, nouer et dénouer, accélérer et retarder, cette image traduit magnifiquement la torpeur, l'immobilité

qui pèse sur Ithaque durant la longue absence d'Ulysse. Or ce mouvement permanent de va-et-vient correspond, lui aussi, au rythme de l'*Odyssee* : l'intrigue progresse, puis est freinée par les retours en arrière, les remises en contexte et les digressions sans lesquelles le fil principal du récit paraîtrait bien léger, sans grande substance.

La grande ode aux voyages, donc, aux navigations et aux périples s'ouvre sur des personnages figés sur place. Cette étrange paralysie qui s'est abattue sur Ithaque pose aussi une série de questions qui sont, fondamentalement, d'ordre littéraire. Comment amorcer un poème ? Où débute l'histoire ? Comment tourner la page du passé pour ouvrir sur le présent ?

Une façon de répondre à cette question est : par un acte de volonté. Après le proème, l'action se déplace vers les hauteurs du mont Olympe, séjour des dieux, où Athéna, prenant pitié de son protégé, supplie son père, Zeus, de mettre un terme à ces dix années de stagnation. Connaissant l'affection que porte sa fille à l'astucieux mortel, le roi de l'Olympe accepte. Les dieux s'accordent alors sur un plan en deux volets pour aider Ulysse à rentrer chez lui. Ils dépêcheront tout d'abord Hermès, leur messager, sur l'île où la nymphe Calypso retient Ulysse depuis sept ans, et il lui ordonnera de laisser partir son prisonnier. Mais le poète choisit de reporter cette scène au chant V – celui où le fil de l'intrigue reprend l'histoire d'Ulysse. Entre-temps, le poème se concentre sur le deuxième volet du dessein des dieux, qui se déroule à Ithaque et concerne le fils du héros.

Athéna s'est envolée vers le royaume insulaire et s'introduit dans le palais sous les traits d'un vieil ami d'Ulysse, Ménélas. Elle se glisse dans la salle du banquet

où les prétendants dansent et ripaillent, et parvient à prendre langue avec le prince Télémaque (dont le nom signifie « le guerrier qui se bat au loin » : le fils qui se définit par l'absence de son père porte un nom qui rappelle tout à la fois l'absence et la raison de cette absence). Au cours de son aimable conversation avec Athéna, Télémaque lui confie avec amertume les terribles angoisses qui le tiraillent : il laisse à un moment donné entendre que, bien que sa mère, Pénélope, lui ait toujours assuré qu'Ulysse était son père, il ne peut en être certain. Athéna s'interrompt un instant pour commenter « l'odieuse arrogance » et la conduite insultante des prétendants, puis s'efforce d'apaiser le désarroi du jeune homme. Elle commence par lui assurer qu'Ulysse n'est pas mort mais qu'il vit sur une île, captif « de brutes » (elle omet avec une amusante pudeur de parler de la charmanche nymphe Calypso) ; elle flatte également le jeune homme pour sa forte ressemblance physique avec son père : la tête, les beaux yeux...

Mais elle sait aussi que le meilleur des remèdes serait pour lui de passer à l'action, et elle le prend donc par la main. Elle lui conseille tout d'abord de convoquer l'assemblée des citoyens d'Ithaque et de leur « parler franchement » : « ordonne aux prétendants de s'en retourner dans leurs terres ». Après quoi, poursuit-elle, il lui faudra armer un navire afin de se rendre chez deux des compagnons d'armes de son père, Nestor, le vieux roi de Pylos, et Ménélas, mari d'Hélène et roi de Sparte :

Si tu apprends que ton père est en vie
et sur le chemin du retour, patiente une année encore ;
Mais si l'on te dit qu'il n'est plus,

alors, reviens sur la terre de tes ancêtres,
 élève-lui un tombeau, charge-le d'offrandes
 dignes de ce qu'il fut, et donne ta mère en mariage.

Ce passage donne en fait le fil directeur de l'intrigue des trois chants suivants de l'*Odyssee*. Au chant II, Télémaque convoque l'assemblée des citoyens d'Ithaque, trop longtemps retardée, et dit leur fait aux prétendants en présence du peuple. Au chant III, il s'éloigne pour la première fois de sa vie de son pays, mettant le cap sur Pylos, où il rencontre Nestor et en apprend un peu plus long sur les faits d'armes de son père ; au chant IV, il quitte Pylos pour Sparte, où il rencontre Ménélas et Hélène dans leur somptueux palais, qui tous deux se font un plaisir d'évoquer pour lui leurs souvenirs sur la ruse et le bon sens d'Ulysse.

Cela pour dire que, tout au long des quatre premiers chants de l'épopée, le fils d'Ulysse vivra enfin ses propres aventures. Ces voyages lui permettront de partager les expériences d'Ulysse, à savoir, comme l'annonce le poème, « de voir les villes et percer l'esprit de bien des hommes ». De cette manière, le poème apporte de façon ingénieusement détournée à Télémaque l'assurance qu'il est bien le fils de son père.

La tradition a donné un nom à cette introduction inattendue mais expressive, comme à certains autres épisodes de l'*Odyssee*. De la même façon qu'*Ilias*, l'*Iliade*, est un chant sur Ilion (l'autre nom de Troie), qu'*Odysseia*, l'*Odyssee*, est un chant sur Odysseus-Ulysse, *Telemakhēia*, la Télémachie – titre de la première grande partie de l'épopée –, est un chant sur Télémaque. Et comme l'indique la trajectoire de ces quatre chants, ils racontent

comment le fils d'un père absent découvre son père et le monde.

C'est l'histoire de l'éducation d'un fils.

Je ne vois vraiment pas ce qui fait de lui un si grand héros !

Il était onze heures et quart ce 28 janvier 2011. La première séance de mon séminaire « Classics 125 : The *Odyssey* of Homer » avait débuté depuis une heure. Et depuis une heure mon père n'avait pas cessé de pester contre Ulysse.

Il était arrivé chez moi à neuf heures. Malgré le mauvais temps, il avait tenu à venir en voiture. Ce serait plus facile que de prendre deux trains, m'avait-il dit au téléphone l'avant-veille, ce qui naturellement était faux ; mais mon père n'avait jamais aimé être passager. Ce matin-là, en l'attendant, je l'imaginai déjà roulant au pas sur l'épaisse couche de neige dans sa grosse voiture blanche, emmitoufflé dans l'un de ses sweats blancs flottants qu'il affectionnait tant. Pour arriver au campus et se laisser un peu de temps avant le début du cours, à dix heures dix, il avait dû quitter la maison de Long Island bien avant sept heures ; et même s'il n'en disait rien, j'étais bien conscient que cette difficulté supplémentaire, ou ce désagrément, lui rendait l'idée de conduire encore plus plaisante. *Si ce n'est pas dur, ça ne vaut pas la peine de le faire*. Je l'entendais d'ici, tout faux la semaine suivante, faisant mine de se plaindre auprès de ses copains du Town Bagel, Ralph, Milton, Lenny et les autres, réunis autour des tables de formica orange vif devant de grands godets de polystyrène fumants de café chaud, à bavarder, comme ils le faisaient chaque matin depuis des années, de

Il y avait donc bien certaines personnes dont il se sentait proche. Mais de là à « adorer » qui que ce fût, il y avait un pas. Lui-même n'a d'ailleurs jamais prononcé les mots *j'adore* ; ni même, à ma connaissance, *j'aime*.

Le chant IV est le plus long de l'*Odyssee* — deux fois plus que la plupart des autres chants. C'est, en partie, parce qu'il déroule plusieurs longs récits à travers lesquels Homère livre ingénieusement à son jeune héros de précieux enseignements.

Au début du chant, peu après que Télémaque a fondu en larmes en entendant Ménélas évoquer la profonde amitié qui le lie à son vieux camarade Ulysse, Hélène de Troie les rejoint à la table de banquet. Contrairement à son mari, elle reconnaît immédiatement le jeune visiteur :

Force m'est de dire que jamais je ne vis pareille ressemblance chez homme ou femme — étonnante ! — que celle de cet homme avec le fils d'Ulysse, Télémaque, que son père dut quitter encore au berceau, quand vous autres, Grecs, vinrent porter votre guerre à Troie — et ce, par ma faute, chienne que je suis !

En s'attardant sur la ressemblance entre le jeune homme, qu'elle n'a jamais vu, et l'homme qu'elle connut jadis, ressemblance qu'elle seule a su déceler, Hélène confirme à Télémaque l'identité qu'il recherche depuis sa première apparition, au chant I. Manifestement, cette femme sait encore donner aux hommes ce qu'ils désirent.

Sur ce, Ménélas, Hélène et Télémaque évoquent Ulysse absent, dans des torrents de larmes. Même Pisistrate, fils de Nestor, verse quelques pleurs — non pour Ulysse, qu'il n'a jamais connu, mais au souvenir de l'un

de ses frères qui périt à Troie ; les Grecs savaient que pleurer peut être une forme de plaisir. Prenant prétexte de ces épanchements par trop émouvants, Hélène décide, avant de conter à son tour ses souvenirs d'Ulysse, de verser dans le vin une drogue puissante. Cette potion, dont on nous dit que la reine de Sparte l'a rapportée d'Égypte, patrie des plus grands sages et guérisseurs du monde, a le pouvoir de dissocier les émotions intérieures de leur expression extérieure : quiconque en boit ne peut plus pleurer et gardera les yeux secs même si son père ou sa mère venait à mourir, même si son frère ou son fils bien-aimé venait à se faire tuer sous ses yeux. La drogue en question s'appelle *nepenthê*, littéralement « sans chagrin », le mot étant formé sur le radical *penthê* dérivé du substantif *penthos*, « le chagrin », et du préfixe privatif, tout comme le mot *anodin*, « sans douleur », à l'origine du nom d'Odysseus-Ulysse.

Le véritable thème du récit qu'Hélène s'apprête à rapporter ne vise pas, comme elle le prétend, à instruire Télémaque de la personnalité de son père, mais plutôt à faire valoir ses propres talents de physionomiste. Vers la fin de la guerre, commence-t-elle, Ulysse s'est introduit dans l'enceinte de Troie déguisé en mendiant, affublé de misérables haillons, non sans avoir pris soin, pour plus de véracité, de se flageller. Elle seule, déclare-t-elle à son mari et à l'assistance désormais sous l'emprise de la drogue, sut le reconnaître, et elle lui donna un bain et le vêtit, puis l'interrogea sur les desseins des Grecs. Elle précise que, lors de cette rencontre inattendue avec Ulysse, celui-ci lui fit jurer de ne dévoiler à personne son identité avant qu'il ne se fût glissé hors des murs de la cité et n'eût rejoint le camp des Grecs. Ce détail semble indiquer qu'il ne lui

faisait pas tout à fait confiance mais, devant son époux et ses hôtes, elle laisse entendre que ce serment était superflu. Car, à ce moment de la guerre, assure-t-elle à son auditoire indolent, son « cœur était déjà retourné » : elle regrettrait d'avoir fui à Troie avec Pâris et n'aspirait qu'à retourner dans sa patrie avec l'armée grecque victorieuse. Elle conclut son récit en rendant un élégant hommage à « la beauté et la raison » de son mari Ménélas, et en se reprochant la « folie » qui la détourna jadis de lui.

Ménélas fait mine d'applaudir le long récit de son épouse — « Très bien, femme, tu as bien parlé » —, et embraye sur l'évocation d'un épisode de la guerre de Troie : la nuit où, ses compagnons d'armes et lui étant cachés dans le cheval de Troie, prêts à bondir pour attaquer les Troyens, Hélène sortit du palais royal et vint se tenir au centre de la ville, où avait été tiré le cheval. Elle fit trois fois le tour de l'immense construction de bois, rappelle Ménélas, appelant par son nom chacun des guerriers grecs dissimulés à l'intérieur en imitant la voix de leurs épouses. Dans le ventre du cheval, poursuit le roi, plusieurs Grecs furent à deux doigts de répondre à ce qu'ils pensaient être l'appel de leurs femmes, car ils guerroyaient depuis dix ans et se languissaient de leurs foyers. Mais l'astucieux Ulysse ne fut pas dupe : il bâillonna de ses fortes mains ces hommes faibles qu'Hélène avait trompés. Et ainsi, conclut Ménélas, Ulysse « a sauvé tous les Grecs » — avec un petit coup de pouce d'Athéna qui fit rentrer Hélène dans son palais.

Au cours de la deuxième partie de notre séance sur les chants III et IV, alors que midi approchait et que la journée étrangement douce se faisait encore plus chaude,

je résumai brièvement ces deux histoires et demandai à mon auditoire : Que se passe-t-il, au juste, ici ?

Il y avait dans la classe un jeune Belge qui, l'année précédente, avait suivi mon cours de première année sur « Les grands récits fondateurs », et que j'avais surnommé Damien Demi-Barbe. Mû par quelque désir pervers de se masquer — il avait l'ovale marmoréen et l'expression solennelle d'un portrait de diplomate du XIX^e siècle —, il jouait de l'apparence de son visage, se laissant parfois pousser un épais favoris victorien d'un côté seulement, tantôt à droite, tantôt à gauche, ressemblant alors à ces images de visages coupés en deux illustrant les deux âges de l'homme — le garçon et l'adulte.

Damien leva la main.

Ce que j'ai trouvé bizarre, c'est le passage où Hélène verse de la drogue dans leur vin.

Et pourquoi est-il bizarre ?

Les Grecs se défondaient ! s'esclaffa joyeusement Jack. Parce qu'ils racontent des histoires tristes sur la guerre de Troie ? risqua Madeline.

Toutes les histoires de guerre sont tristes, maugréa mon père, dans son coin.

C'est bizarre, reprit Damien. Quand Ménélas dit à Hélène « tu as bien parlé, femme ! », c'est du sarcasme.

Je l'encourageai. Oui, tu as raison, mais pourquoi est-il sarcastique ?

C'est juste bizarre... répéta Damien. On dirait qu'il ne la croit pas vraiment.

Pourquoi, d'après vous ?

Silence dans la salle.

Vous ne lisez pas le texte d'assez près si vous passez à côté de ce qui est en train de se jouer entre Ménélas et